

JOURNAL ASIATIQUE

ANNÉE 1979

HAÏG BERBÉRIAN

PAR

GEORGES DUMÉZIL

La Société Asiatique et les études arméniennes viennent d'éprouver une grande perte. À force de le voir conserver sa prodigieuse activité à travers les ans, malgré certaines fragilités de constitution, à le voir monter allègrement à pied à son quatrième étage du boulevard Delessert, nous nous étions habitués à compter sur Haïg Berbérian sans limite de force ni de temps. Assez rapidement pourtant, la nature a imposé sa loi : notre ami est mort le 3 octobre, après quelques semaines d'un affaiblissement qui n'avait pas touché l'esprit. Il avait 91 ans, — sur lesquels notre amitié, à nous deux, s'étend sur 43. Presque une fois chaque mois, chez lui ou dans un restaurant du voisinage, nous déjeunions ensemble, échangeant vues et questions, ou plutôt, *lui* répondant avec sa science et sa mémoire immense aux questions que je posais. Tout, chez lui, se ramenait à l'étude, à la lecture, à la préparation d'articles et de comptes rendus. Les choses personnelles, sauf en cas de polémique vive, ne l'intéressaient pas. De lui-même, de ses débuts, des 48 années qui avaient précédé notre rencontre, il ne parlait presque jamais et il en disait fort peu, et cette discrétion s'étendit aux temps que nous traversions ensemble. Sans ambition, on eût dit sans besoin, il donnait tout son temps aux recherches arméniennes, sur tous les domaines : histoire, archéologie, art, littérature, voire linguistique. Je ne sais quelles étaient ses distractions, sinon peut-être le spectacle du monde, de près d'un siècle d'histoire du monde, qu'il observait avec une sagesse passionnée, sans illusion et non sans amour, avec le fond d'amertume que secrète l'histoire moderne de sa nation. S'il eût existé une Arménie occidentale, il eût été l'animateur de son Université, le recteur, comme nous

aimions à dire. Il a dû se borner à servir, avec une générosité inépuisable, par son œuvre même et par les contributions amicales qu'il faisait aux travaux des autres.

Ce n'est pas ici le lieu de donner la bibliographie de Berbérian. M. Mahé, M. Kouyoumdjian l'établiront ailleurs. Elle comporte peu de livres, mais de nombreux articles. Depuis une quinzaine d'années, le secrétariat (qui était en fait la direction) de la nouvelle série de la *Revue des Études Arméniennes*, l'a amené à multiplier les comptes rendus, très compétents, sur les matières les plus diverses. Oui, le Comité de rédaction de la *Revue* lui faisait une confiance totale et même le directeur en titre, M. Benveniste, si scrupuleux dans l'accomplissement des tâches qu'il avait assumées, et fort intéressé par les études arméniennes, lui laissait toute liberté, en sorte que cette belle collection, soutenue par la lucide volonté de la Fondation Gulbenkian, est véritablement l'œuvre du dévouement de Berbérian.

Quant à la vie de notre ami, elle se jalonne sur peu de lignes. Ce que j'en dirai ne vient pas de confidences qu'il ne m'a jamais faites, mais des notes qui m'ont été obligeamment communiquées par ses neveux, M. et M^{me} Hovikian, et aussi par M. Mahé, sur qui reposent aujourd'hui le poids, et tous les espoirs, de l'enseignement de l'arménien en France, et qui composera une biographie plus complète.

Né le 14 avril 1887, à Ortaköy, près de Constantinople, sur le Bosphore, fils d'un imprimeur, il était le seul garçon d'une famille nombreuse originaire de Sivas. Il fit de solides études secondaires au Collège National Central (le «Getronagan»), apprenant parfaitement l'arménien classique et moderne, l'osmanli et le français. Diplômé très jeune, en 1906, il ne fréquenta pas l'Université, mais s'établit professeur de turc. Ayant appris seul l'anglais, il devint interprète à l'Ambassade de Grande-Bretagne. Il assiste à la chute du régime d'Abd ul-Hamid et gardait le souvenir des fêtes qui eurent lieu à Constantinople, en présence des dirigeants Jeunes Turcs, pour célébrer le 1500^e anniversaire de l'invention de l'alphabet arménien et le 400^e du premier livre imprimé en arménien. Au début de la première guerre mondiale, en janvier 1915, il passa en Grèce : il ne reverra plus le sol natal.

Pendant la guerre, en Égypte, il est interprète de turc auprès de la Haute Commission Britannique. C'est alors qu'il se lie avec ceux qui, après la guerre, constitueront la Délégation nationale, conduite par Noubar Pacha. Il devient secrétaire de Noubar Pacha et, comme tel, entre 1919 et 1923, participe intensément aux activités de cette Délégation. Après le traité de Lausanne, il s'occupe plusieurs années de la grande Bibliothèque Noubar Pacha, sq. Alboni. Puis il est secrétaire de l'Église Arménienne. Plus tard, en 1960, il est secrétaire de la Société des Écrivains arméniens en France.

Ses rapports avec la deuxième série de la *Revue des Études Arméniennes* furent étroits. La première série fut fondée en 1920 par Meillet et Macler, et elle publia en 1928 le premier article de Berbérian. Quant à la seconde série, créée par la Fondation Gulbenkian, en 1964, son histoire, je l'ai dit, se confond avec les quinze dernières années de notre ami, et fut dès lors vraiment sa raison d'être : dans ses derniers mois d'activité, il achevait d'en préparer le prochain volume.

Vie d'humaniste, vous le voyez, qui de plus en plus transforma en œuvre scientifique la passion nationale qui l'habita toute sa vie.

